

Main-d'oeuvre immigrante et développement dualiste : l'économie canadienne au milieu du XIX^e siècle

MARIO SECCARECCIA
MAURICE SAINT-GERMAIN*

L'objectif de ce travail est d'étudier le lien entre le développement d'une enclave industrielle au Canada et le flux d'immigration en provenance des îles Britanniques au milieu du XIX^e siècle. En tenant compte de la position stratégique des villes portuaires du Bas-Canada dans le flux de migration transatlantique, l'analyse accorde une importance particulière au pouvoir explicatif d'une forme hybride du modèle dualiste bien connu de Lewis en développement économique.

This article studies the possible link between the development of Canada's early manufacturing enclave and the important immigrant stream from the British Isles in the mid-nineteenth century. Given the strategic position of the Lower Canadian port cities in the triangular flow of labour within the North Atlantic economy, the pattern of growth that ensued can be described as a hybrid form of Lewis's familiar dualistic model of economic development.

UNE DES CARACTÉRISTIQUES les plus importantes du développement régional est l'inégalité de la croissance. Cependant, malgré la reconnaissance de ce fait bien établi, les controverses restent vives parmi les économistes à propos de la persistance de ce phénomène. La théorie néoclassique dominante concernant le développement industriel régional affirme que, si la phase historique initiale d'industrialisation doit inévitablement être associée à la concentration démographique et économique dans les régions centrales, la croissance subséquente devrait entraîner d'importants effets de diffusion spatiale tels que les régions périphériques moins industrialisées tendraient à converger avec les premières. En effet, les travaux récents de Barro et Sala-i-Martin ont considéré la question de la convergence en utilisant un modèle de croissance néoclassique pour examiner les tendances de l'évolu-

* Mario Seccareccia et Maurice Saint-Germain sont professeurs au Département de science économique de l'Université d'Ottawa. Les auteurs ont bénéficié de judicieux commentaires de P. Davenport, J. Othick, la regrettée I. M. Spry, H. Watelet et trois évaluateurs anonymes, et de l'assistance à la recherche d'A.-M. Rajabalee, de P.-J. Tissaaratchy et de M. Jayasinghe. Toutefois, nous demeurons les seuls responsables d'erreurs éventuelles.

tion du revenu par tête des États-Unis¹. Ces recherches semblent fournir un fort support empirique à l'hypothèse néoclassique de convergence. Avec la même approche, Coulombe et Lee envisagent une évolution semblable des régions canadiennes². Cependant, comme Gunderson le fait remarquer, même dans le cadre du paradigme néoclassique de développement, la littérature récente sur la croissance endogène montre qu'une causalité cumulative peut se manifester, soit en maintenant, soit même en accroissant, les disparités de revenu et de capital entre les régions³.

Par ailleurs, il existe une abondante littérature d'économistes hétérodoxes qui remonte aux travaux pionniers de Myrdal, Hirschman et Perroux, plus sensibles aux obstacles structurels et pour lesquels le processus de croissance est inégal et tend même à maintenir ou renforcer les disparités entre les régions à travers une polarisation accrue des investissements. Au Canada, par exemple, quelques auteurs, tels que Bougrine, ont montré que, même si l'on peut observer quelques effets importants de diffusion de l'industrie manufacturière, la tendance vers la concentration dans les régions centrales caractérise encore le paysage industriel canadien⁴. À partir de l'émergence initiale d'un secteur manufacturier embryonnaire durant le milieu du XIX^e siècle, une « enclave » industrielle le long d'un étroit corridor dans la région du Saint-Laurent et des Grands Lacs est demeurée une caractéristique permanente de la géographie économique canadienne. Au lieu d'une tendance à l'équilibre des activités manufacturières à travers une dispersion régionale, même aujourd'hui, à l'exception de quelques îlots industriels importants tels que Winnipeg et Vancouver, la part du lion du stock de capital du secteur manufacturier reste localisée à l'intérieur d'une étroite bande de territoire (d'environ 1 000 kilomètres de long par environ 200 kilomètres de large) dans les parties méridionales des provinces de Québec et d'Ontario. La convergence serait donc bien lente à se manifester et, comme le démontrent les études récentes d'Inwood et Irwin, ce serait plutôt la persistance des disparités de l'espace économique canadien apparues dès le milieu du XIX^e siècle qu'il faudrait expliquer⁵.

Le but de cet article est donc de proposer quelques éclaircissements sur l'origine possible de ce trait distinctif du paysage économique canadien dans la région de Montréal. Ceci sera expliqué d'abord, par une analyse des caractéristiques structurelles du début de l'industrialisation et de leurs liens avec

1 R. J. Barro et X. Sala-i-Martin, « Convergence », *Journal of Political Economy*, vol. 100, 1992, p. 223–251.

2 S. Coulombe et F. Lee, « Convergence Across Canadian Provinces, 1961 to 1991 », *Revue canadienne d'économie*, vol. 28, 1995, p. 886–898.

3 M. Gunderson, « Regional Productivity and Income Convergence in Canada Under Increasing Economic Integration », *Canadian Journal of Regional Science*, vol. 19, 1996, p. 1–23.

4 H. Bougrine, « The Role of Capital Formation in Economic Disparities Among Canadian Regions, 1961–1990 », *Canadian Journal of Regional Science*, vol. 15, 1992, p. 21–33.

5 Par exemple, K. Inwood et J. R. Irwin, « Canadian Regional Commodity Income Differences » dans *Farm, Factory and Fortune*, sous la direction de K. Inwood, Fredericton, Acadiensis Press, 1993, p. 93–120.

l'important marché de main-d'oeuvre immigrante, qui s'est développé comme un sous-produit du commerce dominant de matières premières entre le Canada et les îles Britanniques durant la première moitié du XIX^e siècle. En recourant à un cadre théorique classique qui est bien connu des étudiants en économie du développement, l'article montre comment la croissance manufacturière initiale dans le Canada Est⁶ correspond, avec quelques modifications, au modèle de développement dualiste qui a été observé historiquement dans un grand nombre de régions nouvellement industrialisées; c'est-à-dire un modèle caractérisé par l'existence d'une enclave de secteur manufacturier située dans une zone marquée par un excédent de main-d'oeuvre. Le modèle dualiste de Lewis est considéré comme ayant une certaine pertinence pour expliquer la Révolution industrielle en Grande-Bretagne⁷. C'est d'ailleurs à ce modèle que se réfèrent explicitement Lévy-Leboyer et Bourguignon pour décrire le comportement de l'économie de la France au XIX^e siècle⁸. On retrouve aussi une discussion du modèle appliqué aux révolutions industrielles dans l'ouvrage de Cochet et Henry⁹. Notre recherche s'appuie sur un certain nombre de sources primaires telles que les rapports des agents d'immigration et les données des recensements canadiens de 1851, de 1861 et de 1871.

Migrations transatlantiques et offre illimitée de main-d'oeuvre

Durant la première moitié du XIX^e siècle, l'économie nord-américaine formait une constellation de régions périphériques naissantes tenues ensemble, à la fois commercialement et financièrement, par le coeur d'un système industriel centré sur la Grande-Bretagne. Pendant que le commerce transatlantique avec les îles Britanniques était d'une importance numérique écrasante pour les moyens d'existence des colonies britanniques d'Amérique du Nord, comme le soulignent les travaux célèbres d'Albert Faucher¹⁰, le futur Canada était situé aussi au carrefour d'un sous-ensemble en croissance du système Nord Atlantique, avec la République américaine, qui commençait à assumer un rôle important et croissant, spécialement après 1873¹¹. Cepen-

6 Entre 1840 et 1867, l'actuelle province de Québec s'appelait Canada Est, tandis qu'entre 1791 et 1840 elle se dénommait Bas-Canada. La province d'Ontario s'appelait alors Haut-Canada (jusqu'en 1840) et Canada Ouest (jusqu'en 1867).

7 P. Hugon, *Économie du développement*, Paris, Dalloz, 1989, p. 52.

8 M. Lévy-Leboyer et F. Bourguignon, *L'économie française au XIX^e siècle, analyse macro-économique*, Paris, Économica, 1985, p. 110–111.

9 F. Cochet et G.-M. Henry, *Les révolutions industrielles, processus historiques, développement économique*, Paris, A. Colin, 1995, p. 285–289.

10 Voir, entre autres, A. Faucher et M. Lamontagne, « History of Industrial Development » dans *Essais sur le Québec contemporain / Essays on Contemporary Quebec*, sous la direction de C. Falardeau, Québec, Presses de l'Université Laval, 1959, p. 23–44.

11 Wallerstein date la période de prépondérance de la Grande-Bretagne de 1815 à 1873, et son déclin dans la période d'après 1873. Voir I. Wallerstein, *The Capitalist World Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 29–31. Au moment où le soleil commence à se coucher pour la Grande-Bretagne pendant la période postérieure à 1873, les États-Unis viennent à jouer un rôle important croissant.

dant, durant la période antérieure à 1873, c'était encore la fréquence des pulsations de l'économie britannique qui marquait le rythme d'expansion des flux commerciaux de l'Atlantique Nord.

Porté par la vague d'expansion de la période post-napoléonienne, décrite par Schumpeter comme le premier cycle Kondratieff, le commerce mondial était largement façonné par le taux de formation de capital de l'économie britannique. Une accélération sensible de la formation de capital, causée autant par le développement des machines et des villes que par la construction des chemins de fer, caractérise ainsi la période qui va du milieu des années 1830 à l'année 1873¹². Pour une industrie britannique liée aux ressources des pays d'outre-mer, particulièrement aux colonies britanniques, pour de nombreuses matières premières nécessaires à sa production, il fallait une demande étrangère croissante pour atteindre une balance commerciale favorable. En particulier à ses débuts, antérieurs à 1840, la Grande-Bretagne était confrontée à des prix en baisse pour beaucoup de ses exportations et avait néanmoins besoin d'exporter un volume croissant de produits pour faire face à ses besoins croissants d'importations¹³. Toutefois, au milieu des années 1840, comme les termes de l'échange devenaient plus favorables grâce à des hausses de prix plus rapides que le volume des exportations, la Grande-Bretagne fut de plus en plus forcée dans le cadre du libre-échange, d'exporter du capital financier qui procurait des moyens de paiement des importations et promouvait directement les ventes ultérieures de biens de consommation et d'équipement aux pays d'outre-mer producteurs de matières premières. Un des résultats les plus évidents et les plus cités de ce succès relatif du commerce mondial, en tant que premier pays industriel du monde, fut la lente « rentiérisation » de l'économie britannique durant la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁴. Ceci parce qu'une proportion croissante

12 Pour une discussion approfondie, voir, par exemple, les articles de Deane et de Pollard dans *Capital Formation in the Industrial Revolution*, sous la direction de F. Crouzet, Londres, Methuen, 1972; ainsi que F. Crouzet, *The Victorian Economy*, New York, Columbia University Press, 1982, p. 129–138.

13 P. Deane et W. A. Cole, *British Economic Growth, 1688–1959: Trends and Structure* (2^e éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1967, p. 15 et le Graphique 7 à la fin de leur livre pour une présentation de la baisse tendancielle des prix au XIX^e siècle en Grande-Bretagne. Avec un solde positif prolongé de la balance courante, cela implique que la Grande-Bretagne accumule des crédits à l'étranger. Une analyse quasi-exhaustive du phénomène se trouve dans A. H. Imlah, *Economic Elements in the Pax Britannica, Studies in British Foreign Trade in the Nineteenth Century*, New York, Russell & Russell, 1958. Pour une discussion plus récente de la période post-1870, voir S. Pollard, « Capital Exports, 1870–1914: Harmful or Beneficial? », *Economic History Review*, vol. 38, 1985, p. 489–514; R. E. Rowthorn et S. N. Solomou, « The Macroeconomic Effects of Overseas Investment on the U.K. Balance of Trade, 1870–1913 », *Economic History Review*, vol. 44, 1991, p. 654–664.

14 Ce phénomène fut particulièrement évident au Canada. Le lien entre la balance commerciale et la balance de l'endettement a été étudié il y a longtemps dans le cadre de la théorie de Mill-Taussig par J. Viner, *Canada's Balance of International Indebtedness, 1900–1913*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1924, p. 259 et suiv.; pour une réévaluation, voir J. A. Stovel, *Canada in the World Economy*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1967, chapitres 10 et 11. Pour une analyse empirique de la relation entre les importations de capital net et les investissements dans les chemins

des recettes de son compte courant inclut les rendements financiers de ses prêts et investissements étrangers en grande partie sous la forme d'actions des chemins de fer ou de titres à intérêts fixes, émis par les gouvernements d'outre-mer, pour financer la construction d'un vaste réseau de transport dans l'hinterland des économies.

Ces mouvements de capitaux vers l'Ouest ont eu aussi de l'importance avant 1850, avec des sommes d'argent plus modestes placées dans les banques, les canaux et les compagnies de chemins de fer en Amérique du Nord. À partir du milieu du siècle cependant, le rythme d'expansion des exportations de capital financier s'accélère considérablement au moment où l'économie nord-atlantique se développe dans des conditions plus favorables jusqu'à la débâcle de 1873. Comme cela a été observé depuis longtemps, ces flux et reflux de capitaux britanniques n'étaient pas indépendants de va-et-vient dans les mouvements de main-d'oeuvre à travers l'Atlantique. Hobson, parmi d'autres, a reconnu une forte corrélation entre l'émigration de la Grande-Bretagne et ses exportations de capitaux, sans fournir une explication satisfaisante d'un lien causal¹⁵. En suivant la voie ouverte par Hobson, une explication intéressante a été proposée par Thomas sous forme d'un modèle de croissance inverse entre les deux principaux sous-systèmes concurrents de l'ensemble nord-atlantique¹⁶. Si, comme cela a été montré, nous oublions les frontières nationales et « considérons l'ensemble des pays atlantiques comme une seule économie constituée de régions interdépendantes¹⁷ », un taux accru de formation de capital en Grande-Bretagne aurait facilité l'absorption sur place d'un surplus de main-d'oeuvre et en conséquence réduit le flux d'émigrants vers l'Amérique du Nord. À l'inverse, quand l'investissement britannique interne diminuait, le surplus de population aurait émigré et à partir de là aurait engendré des occasions d'investissements profitables dans une Amérique du Nord attirante pour les capitaux britanniques. Thomas résume ce processus comme « une concurrence interrégionale pour les facteurs de production au sein de l'économie atlantique, avec l'ancien et le nouveau monde alternant dans leur accumulation intensive de ressources¹⁸ ».

1914, Princeton Studies in International Finance n° 21, Princeton, Princeton University Press, 1968, p. 37. Des auteurs comme Naylor ont montré que le Canada n'a jamais quitté le système mercantile et que l'origine de la fédération canadienne a été financière et liée à la nature du portefeuille d'investissements britanniques. Voir R. T. Naylor, « The Rise and Fall of the Third Commercial Empire of the St. Lawrence », dans *Capitalism and the National Question*, sous la direction de G. Teeple, Toronto, University of Toronto Press, 1972, p. 13, et *The History of Canadian Business, 1867-1914*, vol. 1, Toronto, James Lorimer, 1975, p. 27 et suiv.

15 C. K. Hobson, *The Export of Capital*, New York, Macmillan, 1914, p. 227-228.

16 B. Thomas, *Migration and Economic Growth: A Study of Great Britain and the Atlantic Economy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954, et *Migration and Urban Development: A Reappraisal of British and American Long Cycles*, Londres, Methuen, 1972.

17 B. Thomas, *International Migration and Economic Development*, Paris, Unesco, 1961, p. 9.

18 Thomas, *Migration and Urban Development*, p. 4. Voir aussi B. Thomas, « Migration and International Investment » dans *Economics of International Migration*, sous la direction de B. Thomas, Londres, Macmillan, 1958, p. 3-16.

Bien que tout à fait attirant, l'argument de Thomas dépend de l'hypothèse d'une forte croissance continue de la population qui est, soit absorbée sur place par un haut niveau de formation de capital dans les centres urbains en plein développement, soit absorbée par une recherche d'emplois à l'étranger¹⁹. Étant donné les grandes fluctuations exogènes de l'investissement interne, il s'ensuit que l'émigration, les exportations de capitaux britanniques et l'investissement dans les pays hôtes connaissent des niveaux élevés. Jusqu'à maintenant, cette perception de migrations internationales « poussées », en mettant l'accent sur le développement dans les îles Britanniques, allait à l'encontre de l'opinion plus traditionnelle défendue par Jerome, Kuznets et d'autres auteurs qui ont historiquement insisté sur l'aspect des forces en action sur le continent nord-américain qui « tirent » vers elles les migrants²⁰. En mettant de l'avant le modèle inverse de cycles de longue période entre les deux pôles de croissance, la Grande-Bretagne et les États-Unis, Thomas fut ainsi capable de renverser l'argumentation classique d'une demande de main-d'œuvre « tirée » par le développement nord-américain. Ce sont pour lui les changements démographiques en Grande-Bretagne, en même temps que le rythme de la formation de capital sur place, qui expliquent les flux d'émigration et les cycles d'investissement en Amérique du Nord.

Cette interprétation d'une émigration « poussée » n'a pas été toutefois sans détracteurs. Cette version particulière de l'approche d'une émigration « poussée » semble affirmer, selon la critique d'Easterlin, que ces grands mouvements de migrations de main-d'œuvre à partir de la Grande-Bretagne étaient dus en partie à des fluctuations antérieures dans le taux de croissance de la population²¹. Bien qu'on ne puisse nier que le taux d'accroissement naturel de la population s'élève durant la première moitié du XIX^e siècle (causé en particulier par de plus faibles taux de mortalité), d'autres facteurs ne peuvent être exclus pour comprendre pourquoi le continent nord-américain était attirant pour s'établir. À la fois par l'imaginaire de l'époque et par la réalité d'un écart de long terme entre les revenus potentiels aux États-Unis et en Grande-Bretagne, la République américaine était sans aucun doute perçue par l'émigrant potentiel comme une destination désirable. Dans la mesure où les fluctuations de l'économie britannique étaient inversement associées à celles des États-Unis, les salaires relatifs doivent avoir joué un rôle important comme de nombreux modèles « américano-centrés » semblent le suggérer. À partir de là, durant les périodes où les salaires s'élevaient plus

19 Thomas, *Migration and Economic Growth*, p. 116–118.

20 H. Jerome, *Migration and Business Cycles*, New York, National Bureau of Economic Research, 1926; S. Kuznets, « Long Swings in the Growth of Population and in Related Economic Variables », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 102, 1958, p. 25–52; et, parmi d'autres, R. A. Easterlin, *Population, Labor Force, and Long Swings in Economic Growth*, New York, National Bureau of Economic Research, 1968. Pour un survol de la littérature sur la migration internationale, voir, entre autres, D. S. Massey *et al.*, « An Examination of International Migration Theory: The North American Case », *Population and Development Review*, vol. 20, 1994, p. 699–751.

21 Easterlin, *Population, Labor Force*, p. 331–351.

rapidement aux États-Unis, les revenus du travail en Grande-Bretagne se seraient accrus moins vite que la trajectoire de croissance à long terme en créant ainsi une pression poussant les travailleurs britanniques à émigrer. Telle que présentée par Lebergott, Goldin et Hatton et Williamson, cette émigration de main-d'oeuvre aurait en retour ralenti le rythme de croissance des salaires sur le continent américain²².

Dès qu'est reconnue la signification des différences de salaires relatifs dans la prise en considération de l'important facteur « tirant » la main-d'oeuvre vers l'Amérique du Nord, la nature du flux migratoire commence à coller de plus en plus à un modèle Harris-Todaro de migrations rurales-urbaines généralisé à l'économie nord-atlantique. Sans doute, dans le modèle Harris-Todaro, le facteur de « poussée » chronique dans le secteur rural est envisagé comme il l'est dans le cas du modèle de Thomas d'une migration internationale en provenance des îles Britanniques. À partir de là, c'est le salaire espéré (c'est-à-dire ajusté par la probabilité de trouver un emploi) dans le pays hôte par rapport au salaire espéré dans le pays de départ qui en partie sera pris en considération pour expliquer les vagues massives de migrations internationales du siècle dernier. Cette hypothèse quant à la signification des mouvements de salaires, en particulier des salaires industriels, en Grande-Bretagne par rapport aux revenus espérés en Amérique du Nord est appuyée par des recherches empiriques antérieures établissant une relation inverse entre les fluctuations dans les salaires industriels britanniques et les flux d'émigrants vers l'Amérique britannique du Nord pendant une grande partie du XIX^e siècle²³.

Maintenant, il y a encore des problèmes considérables dans l'application de ce modèle hybride Thomas-Harris-Todaro à la migration internationale du

22 S. Lebergott, *Manpower in Economic Growth: The American Record since 1800*, New York, McGraw-Hill, 1964, p. 162–163; C. Goldin, « The Political Economy of Immigration Restriction in the United States, 1890–1912 », dans *The Regulated Economy: A Historical Approach to Political Economy*, sous la direction de C. Goldin et G. D. Libecap, Chicago, University of Chicago Press, 1994, p. 223–257; T. J. Hatton et J. G. Williamson, *The Age of Mass Migration: Causes and Economic Impact*, Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 171–173.

23 Pour plus de détails, voir M. S. Seccareccia, « Immigration and Business Cycles: Pauper Migration to Canada, 1815–1874 » dans *Explorations in Canadian Economic History*, sous la direction de D. Cameron, Ottawa, University of Ottawa Press, 1985, p. 126–127. Durant les débuts des années 1970, plusieurs études empiriques cherchèrent à évaluer la signification de ces facteurs « push » et « pull » en relation avec la migration transatlantique vers les États-Unis. D'où M. Wilkinson (« European Migration to the United States: An Econometric Analysis of Aggregate Labor Supply and Demand », *Review of Economics and Statistics*, vol. 52, 1970, p. 272–279), trouva que cette migration vers les États-Unis pour la période antérieure à la Première Guerre mondiale avait été fortement influencée à la fois par les conditions du marché du travail dans les îles Britanniques et les augmentations de revenus qu'on espérait atteindre par une émigration aux États-Unis. Les facteurs « push » et « pull » furent analysés davantage par L. Gallaway et R. Vedder, « Emigration from the United Kingdom to the United States: 1860–1913 », *Journal of Economic History*, vol. 31, 1971, p. 885–897. Cependant, ce point de vue fut remis en question par J. G. Williamson, « Migration to the New World: Long Term Influences and Impact », *Explorations in Economic History*, vol. 11, 1974, p. 357–389. Pour une application récente du modèle Harris-Todaro, voir Hatton et Williamson, *The Age of Mass Migration*, chapitre 4.

siècle dernier. Le modèle de Thomas repose sur une relation possible et discutable entre les migrations intérieures et extérieures de la Grande-Bretagne. La vision traditionnelle était que les villes britanniques pendant le XIX^e siècle (comme les centres urbains dans le tiers monde d'aujourd'hui) tirent largement leur croissance démographique des populations paysannes des régions rurales environnantes²⁴. Faisant face à des pressions malthusiennes, l'agriculteur migrant pouvait ainsi choisir de déménager vers un centre urbain de Grande-Bretagne ou d'émigrer à l'étranger. Dans cette perspective, les migrations intérieures et internationales apparaissent comme une partie d'un seul phénomène : un vaste transfert séculaire de l'agriculture à l'industrie²⁵. Cette vision bien établie de la nature de la migration intérieure pour la période a été remise en question par quelques chercheurs favorables à une hypothèse concurrente²⁶. Au lieu de mouvements de l'agriculture vers les centres manufacturiers urbains, une grande part de la migration provenait ou se dirigeait vers des régions aux caractéristiques industrielles semblables. Étant donné l'importance de la proto-industrie rurale et étant donné le fait qu'au milieu du siècle dernier plus de la moitié de la population, disons, de l'Angleterre et du Pays de Galles vivait déjà dans des districts urbains de plus de 10 000 habitants²⁷, il s'ensuit que l'incidence de la migration fut plus grande pour les travailleurs déménageant entre deux centres industriels que pour des personnes passant de l'agriculture à l'industrie. De là, il y aurait une plus grande similitude avec des individus des milieux urbains ou semi-urbains à considérer une migration internationale vers les centres urbains qui se développaient en Amérique du Nord, qu'il y en aurait eu pour un travailleur agricole²⁸. Cette hypothèse s'appuie en partie sur le fait d'un flux international de migrants britanniques parmi lesquels les occupations agricoles représentaient une proportion étonnamment petite de ceux qui émigraient, par exemple, vers les États-Unis au cours du XIX^e siècle²⁹. Le

24 Cairncross affirme, par exemple, que : « Au vingtième siècle, la migration intérieure est principalement entre régions industrielles, au 19^e siècle elle était principalement entre les campagnes et les villes ». A. K. Cairncross, « Internal Migration in Victorian England », *Manchester School of Economic and Social Studies*, vol. 17, 1949, p. 67–87.

25 Thomas, *International Migration and Economic Development*, p. 9.

26 Voir, par exemple, M. Anderson, « Urban Migration in Nineteenth Century Lancashire: Some Insights into Two Competing Hypotheses » dans *Historical Demography: Problems and Projects*, sous la direction de M. Drake, Milton Keynes (Angleterre), Open University Press, 1974, p. 139; N. L. Tranter, « The Labour Supply, 1780–1860 » dans *The Economic History of Britain Since 1700*, vol. 1, sous la direction de R. Floud et D. McCloskey, Cambridge, Cambridge University Press, 1981, p. 217–218.

27 Il aurait été intéressant aussi de noter que, selon les estimations de Deane et Cole (*British Economic Growth, 1688–1959*, p. 142), la majorité de la main-d'oeuvre rémunérée était employée dans les secteurs minier, manufacturier et liés à des activités industrielles aussi tôt qu'en 1821 en Grande-Bretagne. L'agriculture, la foresterie et les mines arrivaient alors au second rang de la répartition en pourcentage.

28 J. Hamelin et Y. Roby, *Histoire économique du Québec, 1851–1896*, Montréal, Fides, 1971, p. 66.

29 Voir les statistiques dans *International Migrations*, vol. 1, sous la direction de W. F. Willcox, New York, National Bureau of Economic Research, 1929, p. 399. La preuve limitée trouvée par J. Mokyr

portrait qui émerge des masses émigrantes britanniques de la période est celui d'un large mouvement comportant un grand nombre inhabituel de travailleurs urbains ou semi-urbains se déplaçant entre deux districts industriels, soit à l'intérieur du pays, soit internationalement³⁰. En conséquence, bien qu'une relation particulière puisse avoir existé entre les migrations intérieures et internationales pendant cette période, ce mouvement ne correspond pas à un vaste exode en provenance du secteur agricole comme ce sera le cas plus tard avec l'émigration venant d'autres pays européens, spécialement au tournant du XX^e siècle.

Cette version plus étendue du modèle de Thomas pour le système de l'Amérique du Nord fournit un cadre acceptable à l'intérieur duquel on peut analyser la migration de masses qui commença sérieusement pendant la période post-napoléonienne. Cette approche suggère qu'étant donné le niveau généralement élevé de croissance de la population britannique, pendant que l'investissement interne et les salaires monétaires diminuent à cause d'une récession, il s'ensuit un exode massif de travailleurs industriels et proto-industriels vers la République américaine, l'ultime destination de la grande majorité des émigrants britanniques. Ainsi, en retour, cela entraîne une forte hausse de la construction aux États-Unis, tel que prévu par le modèle de Thomas. En plus des facteurs démographiques britanniques et des « salaires relatifs » déjà discutés, il faut insister sur le fait que, pendant la période post-napoléonienne, débarasser les villes d'un « dangereux surplus » de pauvres des taudis et des « work-houses » devint l'objet des politiques gouvernementales britanniques. À la fois par la législation et par différents moyens d'incitation, en particulier par la mise en oeuvre de la Loi des pauvres, l'État

et C. Ó Gráda (« Emigration and Poverty in Pre-Famine Ireland », *Explorations in Economic History*, vol. 19, 1982, p. 379), pour l'émigration irlandaise aux États-Unis pendant la période de 1800 à 1846, obtenue des listes de passagers, montre que les fermiers ne constituent pas plus de 35 % des émigrants de l'échantillon. Selon C. J. Houston et W. J. Smith (*Irish Emigration and Canadian Settlement*, Toronto, University of Toronto Press, 1990), cela était encore plus vrai pour les Irlandais venant au Canada (p. 55 *et seq.*). Sans doute, avant d'envisager le voyage transatlantique, il est probable que de nombreux paysans des communautés rurales allèrent d'abord vers de plus grandes villes britanniques et, ensuite, après quelque temps, émigrèrent. Les statistiques sur le comportement des Irlandais seraient intéressantes dans ce sens. R. Lawton (« Irish Immigration to England and Wales in the Mid-Nineteenth Century », *Irish Geography*, vol. 4, 1959, p. 38) montre que le pourcentage d'Irlandais de naissance dans les plus grandes villes britanniques telles que Liverpool, Glasgow et Bristol atteignit un sommet pendant la période entre 1841 et 1861. Ces pauvres indigents irlandais des villes anglaises et écossaises auraient été ainsi les premiers candidats pour une migration transatlantique subséquente.

30 C. Erickson, « Emigration from the British Isles to the U.S.A. in 1831 », *Population Studies*, vol. 35, 1981, p. 186–187; D. Baines, *Migration in a Mature Economy: Emigration and Internal Migration in England and Wales, 1861–1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 38–39; C. Erickson, « Emigration from the British Isles to the U.S.A. in 1841 — Part II: Who Were the English Emigrants? », *Population Studies*, vol. 44, 1990, p. 21–40.

britannique en vint à promouvoir l'émigration comme une méthode préférée pour traiter les problèmes sociaux intérieurs de cette période³¹.

Situé géographiquement entre les sous-ensembles britannique et américain du système nord-atlantique, le futur Canada en vint à jouer un rôle stratégique dans l'ère post-Waterloo à la fois comme économie d'hinterland pour le capital britannique et de tremplin pour une grande partie des travailleurs britanniques dont l'ultime destination était les États-Unis. Sans doute, celle qui est dénommée « la vieille » émigration du siècle dernier vers le Canada (dont les données sur cette immigration sont présentées dans le graphique 1) est tout à fait différente de celle à destination des États-Unis où les individus s'établissaient de façon permanente³². Au Canada, une grande proportion du courant migratoire fut seulement « en transit » vers les États-Unis. Dans l'Empire britannique de la première moitié du XIX^e siècle, l'économie canadienne d'hinterland servait en même temps à fournir des matières premières, principalement du bois d'oeuvre, et à recevoir de l'excédent urbain de la Grande-Bretagne, dont beaucoup d'immigrants qui atteignaient l'Amérique du Nord par le seul moyen bon marché disponible, c'est-à-dire les voiliers (les infames « bateaux cercueils ») utilisés pour le transport du bois d'oeuvre équarri du Canada. Tel que présenté initialement par Innis, et tel que cela a été confirmé empiriquement depuis, le flux d'émigration à travers l'Atlantique a été fortement lié au rythme du commerce de bois d'oeuvre, à partir duquel de pauvres émigrants bénéficiaient des coûts de transport transatlantique les plus économiques à destination du Canada que leur procurait ce commerce de produits de base dans le cadre de la préférence britannique³³.

Il n'y a pas d'estimation précise disponible du nombre total d'immigrants

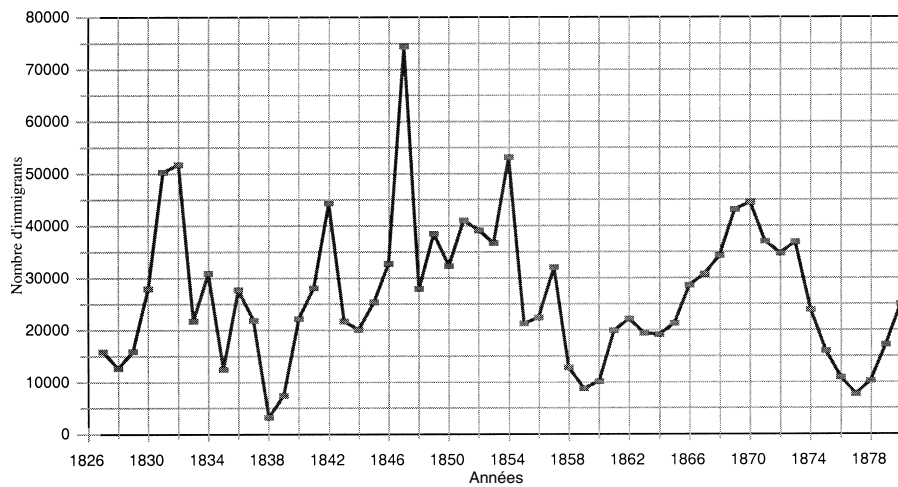
31 Pour une discussion additionnelle, voir Seccareccia, « Immigration and Business Cycles », p. 131–135; voir aussi A. Redford, *Labour Migration in England, 1800–1850* (2^e éd.), Manchester, Manchester University Press, 1964, p. 108; H. J. M. Johnston, *British Emigration Policy, 1815–1830*, Oxford, Clarendon Press, 1972; D. Baines, *Migration in a Mature Economy: Emigration and Internal Migration in England and Wales, 1861–1900*; ainsi que des travaux classiques de H. I. Cowan, *British Emigration to British North America, 1783–1837*, Toronto, University of Toronto Library, 1928; E. C. Guillet, *The Great Migration* (2^e éd.), Toronto, University of Toronto Press, 1963. Selon D. H. Akenon (*Small Differences: Irish Catholics and Irish Protestants, 1815–1922: An International Perspective*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1988, p. 86), ce problème de sous-estimation était particulièrement significatif avec les immigrants irlandais.

32 Pour une description des concepts de « l'ancienne » et de « la nouvelle » immigration aux États-Unis, voir M. J. Piore, *Birds of Passage, Migrant Labor and Industrial Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 148–154.

33 Pour une discussion supplémentaire, voir H. A. Innis, « Unused Capacity as a Factor in Canadian Economic History » dans *Essays in Canadian Economic History*, sous la direction de M. Q. Innis, Toronto, University of Toronto Press, 1956, p. 141–155; et, en particulier, Seccareccia, « Immigration and Business Cycles », p. 128–131. Comme le montre Innis : « Aidés par le commerce du bois d'oeuvre, les immigrants se déversaient dans des régions qui n'étaient pas préparées à les absorber » (H. A. Innis, « Introduction » dans *Labor in Canadian-American Relations*, sous la direction de H. A. Innis, Toronto, Ryerson Press, 1937, p. vii).

Graphique 1

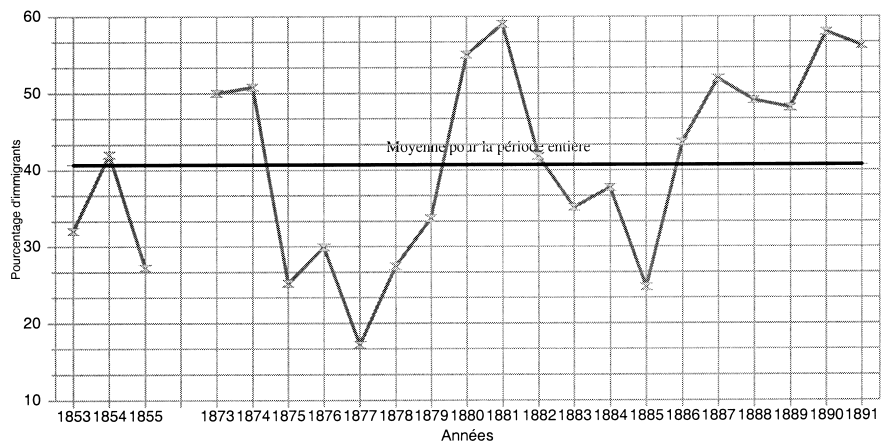
Immigrants passant par les ports de Québec et Montréal, 1827-1880



Source: Willcox, International Migrations, p. 360

Graphique 2

Pourcentage d'immigrants en transit dans le total de l'immigration canadienne, 1853-1855 et 1873-1891



Source: Willcox, International Migrations, Vol. 1, p. 362-63

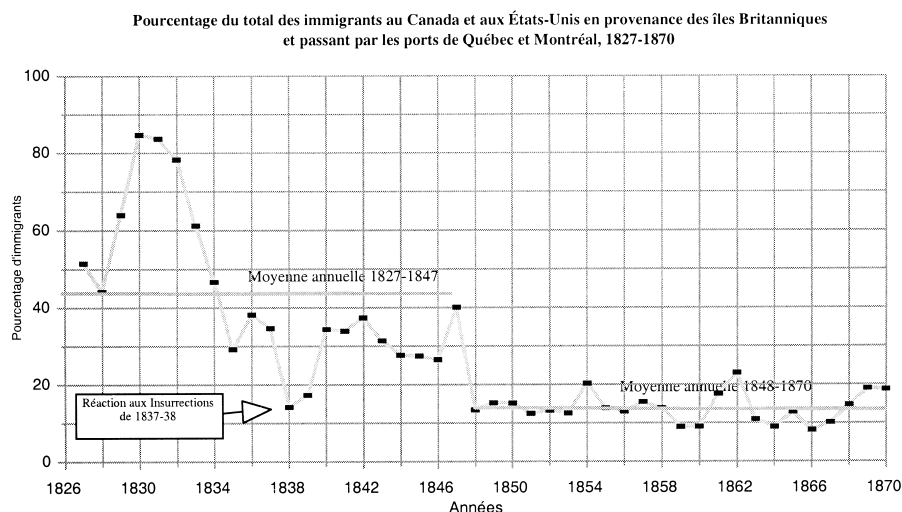
« en transit » au cours de la période antérieure à 1850. Tandis que les hypothèses sur cet effectif varient largement selon divers commentateurs de cette période³⁴, quelques séries chronologiques discontinues de Willcox existent pour la période immédiate d'après 1850, en particulier pour les années 1853 à 1855 (pour ceux « en transit » par les ports de Québec et de Montréal) et pour les années 1873 à 1891 (pour le Canada tout entier)³⁵. Comme le montre le graphique 2, la part en pourcentage de tous les immigrants qui étaient en transit vers les États-Unis fluctue beaucoup autour d'une moyenne de 40,7 pour cent, s'élevant à 59 pour cent en 1881 et s'abaissant à 17,2 pour cent en 1877. Cependant, il y a de nombreuses raisons de croire que ce 40,7 pour cent de moyenne pour la plus grande partie de la seconde moitié du XIX^e siècle représente, au mieux, une estimation plancher pour la période antérieure à 1850. D'abord, les pourcentages présentés dans le graphique 2 prennent seulement en considération ceux qui ont déclaré aux agents d'émigration britannique qu'ils se rendaient aux États-Unis. Cela ne prend pas en compte une quantité apparemment élevée de colons britanniques entreprenants, décrits entre autres par les lords Durham et Sydenham, qui après un séjour de quelques années quittent les colonies canadiennes dans l'espoir de meilleures opportunités au sud de la frontière³⁶. Deuxièmement, et probablement même une raison plus importante, a été l'incitation des immigrants éventuels aux États-Unis à utiliser l'itinéraire canadien (à cause des coûts de transport sur les navires britanniques dans leur voyage vers l'Ouest) surtout avant la remise en cause de la préférence britannique pour le bois d'oeuvre

34 Tel que cité par Seccareccia (« Immigration and Business Cycles », p. 130), des auteurs de l'époque estimaient que cette proportion variait entre un tiers et la moitié du courant d'immigration totale au Canada. Pour une évaluation du phénomène des immigrants en transit au Canada, voir Erickson, « Emigration from the British Isles », p. 181–183; M. McInnis, « Immigration and Emigration: Canada in the Late Nineteenth Century » dans *Migration and the International Labor Market, 1850–1939*, sous la direction de J. T. Hatton et J. G. Williamson, Londres, Routledge, 1994, p. 143.

35 Voir *International Migrations*, vol. 1, sous la direction de Willcox. Dans l'ouvrage de Hamelin et Roby (*Histoire économique du Québec*, p. 63), on trouve deux données à ajouter à la série des années 1850. Selon eux, « 41 % des immigrants arrivés à Québec et à Montréal en 1856 gagnent les États-Unis, 50 % en 1857 ». Malheureusement, leur source n'est pas précise.

36 Voir la discussion par Lord Durham, *Report of the Earl of Durham*, Londres, Methuen, 1902, p. 188; et dans, parmi d'autres, « Letter from Sydenham to a Friend » dans *Selected Documents on British Colonial Policy, 1830–1860*, sous la direction de K. N. Bell et W. P. Morrell, Oxford, Clarendon Press, 1928, p. 220. Sans doute, de nombreux chercheurs qui ont étudié les statistiques de l'immigration américaine reconnaissent que le nombre d'immigrants entrant aux États-Unis en provenance des îles Britanniques est largement sous-estimé parce que les statistiques officielles ne comprenaient pas une part significative de cet énorme flux d'immigrants débarquant dans les ports canadiens et prenant lentement le chemin des États-Unis. Voir E. P. Hutchinson, « Notes on Immigration Statistics of the United States », *Journal of the American Statistical Association*, vol. 53, 1958, p. 980–989; J. D. Gould, « European Inter-Continental Emigration 1815–1914: Patterns and Causes », *Journal of European Economic History*, vol. 8, 1979, p. 599–600. Comme cela est noté par G. Paquet et W. R. Smith (« L'émigration des Canadiens français vers les États-Unis, 1790–1940 : problématique et coups de sonde », *L'Actualité économique*, vol. 59, 1983, p. 441), ce problème de sous-estimation s'applique aussi au flux des Canadiens français vers les États-Unis.

Graphique 3



Source: Willcox, *International Migrations*, Vol. 1, p. 360, 380 et 384

canadien qui commença à prendre place à la fin des années 1840. Ceci est clairement mis en évidence dans le graphique 3 qui présente la série chronologique disponible sur la proportion d'immigrants britanniques qui atteignaient l'Amérique du Nord en passant par les ports de Québec et de Montréal entre 1827 et 1870³⁷. Il apparaît tout à fait évident sur le graphique que cette proportion diminue fortement après 1847, et fluctue autour d'une moyenne beaucoup plus basse. On peut ainsi sans risque en déduire que le flux massif de travailleurs britanniques qui entrèrent au Canada, en particulier avant 1850, représente un mouvement de population dont une proportion appréciable entraînait dans les ports du Bas-Canada seulement pour repartir pour la République américaine après un court séjour au Bas-Canada³⁸.

Les colonies canadiennes étaient situées au carrefour d'un vaste déplace-

37 Les séries de données figurant dans le graphique 3 ont été obtenues en utilisant les statistiques disponibles collectées au Canada et aux États-Unis sur le nombre d'arrivées des îles Britanniques et en prenant le pourcentage de ceux qui passaient par Québec et Montréal, ports du Bas-Canada. Bien que la procédure soit considérée quelque peu équivoque (puisque'elle exclut ceux qui débarquaient dans les provinces Maritimes et qu'elle contienne des doubles comptes sur les immigrants « en transit » dans le dénominateur), elle procure encore une indication utile du modèle général. Sans doute, quelques ajustements pour les doubles comptes accroîtraient considérablement ce pourcentage. Par exemple, en prenant l'année 1854 quand, selon le graphique 1, 42 % des immigrants entrant dans les ports du Bas-Canada étaient supposément « en transit », et en enlevant ce nombre du dénominateur, la proportion apparaissant dans le graphique 3 aurait atteint de 20,3 à 22,2 % pour cette année. Puisque aucune statistique adéquate n'était disponible pour la période au complet, les séries présentées dans le graphique 3 restent ainsi inajustées.

38 Voir McInnis, « Immigration and Emigration », p. 145.

ment triangulaire de main-d'oeuvre, un mouvement favorisé par la capacité inutilisée sur les navires de bois d'oeuvre (sur leur voyage de retour), et largement déterminé par l'ampleur des fluctuations de l'économie britannique. Alors que le nombre de travailleurs entrant dans les ports du Bas-Canada dépassait de beaucoup la capacité d'absorption de l'économie de l'hinterland, ils débarquaient quand même dans les cités et les villes qui faisaient face à ce qui peut être décrit essentiellement comme une offre illimitée de main-d'oeuvre immigrante en provenance des îles Britanniques³⁹.

Développement dualiste et enclave industrielle

C'est l'importance même du courant d'immigrants relativement à la population de base de la colonie, en particulier par rapport à celle des villes du Bas-Canada qui faisait problème, car le Canada Est du milieu du XIX^e siècle n'était pas un exemple de région nouvellement établie et manquant de main-d'oeuvre et de capitaux, comme cela a été dit parfois dans la littérature traditionnelle⁴⁰. Il ressemblait beaucoup plus à une économie duale classique du type popularisé d'abord par W. A. Lewis. Ceci parce que, dans le Canada Est des années 1850, l'économie était composée d'une enclave de secteur manufacturier confrontée à une offre de travail illimitée principalement d'origine d'outre-mer.

Dans le modèle original de Lewis, une relation dynamique précise existe entre le secteur intérieur rural de subsistance, confronté à un chômage déguisé, et un secteur industriel enclavé dont dépend le taux d'investissement de toute l'économie⁴¹. À partir de l'hypothèse de bas salaires dans le secteur industriel du fait du chômage déguisé dans le secteur rural de subsistance, toute hausse d'investissement dans le secteur industriel entraîne automatiquement des profits plus élevés qui seront ultérieurement réinvestis. Étant donné cette réaction dynamique par laquelle les profits épargnés sont

39 Par exemple, selon les estimations fournies par Willcox, (*International Migrations*, vol. 1, p. 360 et 370), pendant le sommet du flux d'immigration de l'année 1847, 89 738 personnes avaient quitté les îles Britanniques pour le Canada, dont 15 330 étaient décédés pendant le voyage ou avaient été placés en quarantaine à leur arrivée. La population du Canada Est était de 890 261 (selon le recensement de 1851 rendu disponible par Statistique Canada, *Statistiques historiques du Canada*, 2^e éd., Ottawa, Statistique Canada, 1983, p. A1-14), ce qui laisserait entendre que le flux d'immigrants pendant la seule année du sommet des flux était légèrement supérieure à 10 % de la population provinciale de la période! En effet, selon les recensements décennaux cités par Hamelin et Roby (*Histoire économique du Québec*, p. 65), il y aurait par rapport à la population totale 10,5 % d'immigrants en 1851 et 8,6 % en 1861. En outre, 83,1 % d'entre eux provenait des îles Britanniques en 1851 et 79,7 % en 1861.

40 Parmi les articles originaux les mieux connus sur la question, il y a, naturellement, celui de R. E. Baldwin, « Patterns of Development in Newly Settled Regions », *Manchester School of Economic and Social Studies*, vol. 24, 1956, p. 161-179; pour une présentation résumée, voir T. Kemp, *Historical Patterns of Industrialization*, Londres, Longman, 1978, chapitre 9. Sur le stéréotype d'une Amérique du Nord faisant face à une rareté de la main-d'oeuvre, voir Hatton et Williamson, *The Age of Mass Migration*, p. 7.

41 Pour plus d'information, voir A. C. Kelley, J. G. Williamson et R. J. Cheetham, *Dualistic Development: Theory and History*, Chicago, University of Chicago Press, 1972.

supposés réinvestis selon une causalité classique typique, le secteur industriel se développerait et conduirait progressivement à un transfert de main-d'oeuvre d'une agriculture retardataire vers l'industrie. Cependant, la relation évoquée par Lewis existe essentiellement en posant les conditions selon lesquelles le transfert de main-d'oeuvre agricole sous-employée pourrait se faire à travers la création d'occasions d'emploi dans le secteur industriel. Il porte moins d'attention aux facteurs explicatifs de la forte élasticité de l'offre de main-d'oeuvre provenant du secteur agricole.

Bien que le modèle de développement dualiste de Lewis fournisse quelques lumières sur les relations dynamiques possibles entre l'agriculture et l'industrie, il n'est toutefois pas exempt de problèmes. Par exemple, il postule que plus les salaires du secteur industriel sont bas, plus le taux d'épargne et d'accumulation du secteur capitaliste est élevé, et en conséquence plus l'absorption de main-d'oeuvre du secteur agricole est rapide. Boserup, cependant, attire l'attention sur le fait que lorsque le processus de développement industriel urbain apparaît dans les régions moins développées, « il se caractérise par un afflux d'étrangers vers les nouvelles villes en provenance des régions déjà urbanisées⁴² ». Dans ce dernier cas, le lien d'interaction dynamique est brisé, et le mécanisme de transfert entre les environs ruraux des villes et le secteur industriel en croissance n'a plus d'importance. Cette modification « boserupienne » du modèle dualiste, à laquelle Lewis faisait lui-même allusion, représente bien l'expérience du Bas-Canada avec la croissance d'une enclave de secteur manufacturier⁴³. Au lieu de dépendre de la main-d'oeuvre du milieu rural environnant, la croissance de l'enclave manufacturière originelle du Canada dans la région de Montréal au cours des années 1850 dépendait en grande partie de la main-d'oeuvre immigrante bon marché provenant des îles Britanniques, avec comme conséquence, que cela laisse le « surplus » de main-d'oeuvre des régions rurales environnantes regarder ailleurs pour des emplois industriels, essentiellement au sud vers les États américains voisins⁴⁴.

42 E. Boserup, *Population and Technological Change: A Study of Long-Term Trends*, Chicago, University of Chicago Press, 1981, p. 152. En plus de cette critique effectuée par Boserup, il y a beaucoup d'autres problèmes avec le modèle de Lewis qui ont été discutés historiquement. Pour un résumé de quelques-unes de ces autres critiques, voir M. P. Todaro, *Economic Development*, (6^e éd.) Reading (Mass.), Addison-Wesley, 1997, p. 75–82.

43 Voir W. A. Lewis, *The Evolution of the International Economic Order*, Princeton, Princeton University Press, 1978.

44 Cette incapacité des villes du Bas-Canada d'absorber leur surplus rural est bien connue des chercheurs. Voir, par exemple, Y. Roby, « Les Canadiens français en Nouvelle-Angleterre » dans *La grande mouvance*, sous la direction de M. Bellavance, Québec, Septentrion, 1990, p. 91; B. Ramirez, *On the Move: French-Canadian and Italian Migrants in the North Atlantic Economy, 1860–1914*, Toronto, McClelland & Stewart, 1991, p. 86. La confluence de deux flux de population, l'un venant des campagnes du Québec et l'autre venant des îles Britanniques, rend les villes du Bas-Canada particulièrement inadaptées pour des occasions et des perspectives d'emploi. En outre, selon Y. Lavoie (*L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930*, Québec, Éditeur Officiel, 1979, p. 9),

Comme cela apparaît dans le tableau 1, pendant presque deux décennies de la première vague d'immigration pour lesquelles quelques données sur les catégories professionnelles sont disponibles, la majorité des immigrants arrivant au Bas-Canada étaient des travailleurs qualifiés ou non qualifiés provenant des secteurs industriels urbains ou proto-industriels ruraux des îles Britanniques. C'est seulement à la fin des années 1850 que ce nombre commence à diminuer avec une part croissante de travailleurs et d'entrepreneurs agricoles du type recherché par les autorités d'immigration⁴⁵. Comme on peut le voir dans le tableau 2, pendant la courte période pour laquelle les séries de données sont disponibles, la part déclinante de travailleurs salariés expérimentés s'explique par l'importance croissante d'exploitants agricoles du Nord-Ouest européen, dans le courant d'immigration total. Le seul autre fléchissement notable dans les séries prend place pendant les années de famine irlandaise de la fin des années 1840, mais même alors les entrepreneurs et travailleurs agricoles constituent seulement une minorité, bien qu'une minorité importante, des arrivées d'immigrants. On peut affirmer avec certitude, cependant, qu'au moins jusqu'aux années 1860, l'économie canadienne à surplus de main-d'oeuvre était un cas unique dans lequel une grande part du bassin disponible de main-d'oeuvre excédentaire s'était déplacé auparavant à l'intérieur du secteur industriel des îles Britanniques. Sans une formation adéquate en agriculture et sans épargnes suffisantes, ces immigrants ne pouvaient que chercher des emplois dans les villes du Canada Est.

Peu importe où ces travailleurs immigrants débarquaient, cela avait pour effet de maintenir une pression constante à la baisse sur les salaires relatifs par rapport à ceux de l'intérieur du continent. Ceci était fréquemment rapporté par les commentateurs de l'époque. Par exemple, l'agent d'immigration A. C. Buchanan qui écrit dans les années 1840 fait remarquer que :

L'existence d'un surplus de main d'oeuvre [...] a entraîné pour un certain temps dans les années passées un grand découragement pour tous les immigrants qui comptaient sur un emploi immédiat pour vivre. [...] Chaque catégorie d'ouvriers a subi une réduction progressive des salaires; et malgré la médiocrité avec laquelle leurs besoins pouvaient être satisfaits, les ouvriers qualifiés et les travailleurs expérimentés et réputés, qui conservaient un emploi

lors de l'enquête de 1849 sur le phénomène de l'émigration des Canadiens aux États-Unis, on avait évalué qu'une proportion importante venait des zones urbaines et que ces émigrants étaient en très grande majorité d'origine française justement parce qu'ils restaient « en marge de l'organisation économique de la Province et [occupaient] dans les domaines du commerce et de l'industrie des postes subalternes ». Et sur la question de l'émigration des villes durant les années 1840, elle ajoute que : « Ce phénomène est d'autant plus étonnant que les Canadiens français, handicapés par leur ignorance de l'anglais auraient dû, plus que leurs concitoyens d'origine britannique, hésiter à émigrer » (p. 9).

⁴⁵ Voir, aussi tard que dans les années 1880, la présentation de C. P. Lucas dans *British Parliamentary Papers*, vol. 10, 1889, p. 71, réédité aussi sous la direction de C. Erickson, *Emigration from Europe, 1815-1914*, Londres, A. & C. Black, 1976, p. 161.

Tableau 1 Répartition professionnelle en pourcentage des immigrants masculins adultes arrivant aux ports de Québec et de Montréal au cours des années 1843, 1847–1861

	1843	1847	1848	1849	1850	1851	1852	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861
Journaliers	57,1	64,9	56,0	46,2	42,9	43,5	50,8	53,5	53,9	50,9	49,5	50,5	35,9	28,1	31,9	29,8
Agriculteurs et journaliers agricoles	29,4	31,8	32,0	45,3	48,1	49,5	37,4	31,9	29,1	27,5	26,7	28,3	37,2	34,1	40,9	51,8
Ouvriers qualifiés	12,4	3,2	10,2	6,6	7,2	4,9	10,3	12,1	14,8	17,8	20,0	16,0	21,0	12,6	9,1	11,8
Professions libérales	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	0,4	0,2	0,5
Domestiques masculins	1,1	0,1	0,6	0,6	0,3	0,7	-	1,2	0,6	0,4	0,4	1,1	1,7	1,3	0,8	0,4
Employés et commerçants	-	-	-	-	1,0	0,9	0,4	0,6	0,8	1,2	1,2	2,6	4,2	10,8	8,0	4,0
Autres professions	-	-	1,2	1,3	0,5	0,5	1,1	0,7	0,8	2,2	2,2	1,5	-	12,7	9,1	2,1
Total	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0

Source: « Reports of the Emigration Agent », *British Parliamentary Papers (Papers relating to Canada)*, divers rapports; des données moyennes seulement pour la période 1846–1851 sont reproduites dans *Atlas historique du Canada*, vol. 2, sous la direction de R. L. Gentilcore, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1993, p. 29.

Tableau 2 Répartition professionnelle en pourcentage des immigrants masculins adultes classés par origine 1858–1861

	1858		1859		1860		1861	
	Britannique	Non britannique	Britannique	Non britannique	Britannique	Non britannique	Britannique	Non britannique
Journaliers	37,8	31,5	28,3	27,7	40,4	0,3	45,2	13,7
Agriculteurs et journaliers agricoles	28,1	57,8	25,9	52,5	27,0	92,3	25,9	79,2
Ouvriers qualifiés	25,5	10,7	15,4	6,3	10,3	4,6	17,0	5,2
Professions libérales	-	-	0,5	0,2	0,3	0,1	0,9	0,1
Domestiques masculins	2,4	-	1,8	0,1	1,0	0,2	0,8	0,1
Employés et commerçants	6,2	-	15,6	-	10,0	0,4	7,8	-
Autres professions	-	-	12,5	13,2	11,0	2,1	2,5	1,7
Total	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0	100,0
Répartition	69,5	30,5	69,0	31,0	78,8	21,2	51,4	48,6

Source : « Reports of the Emigration Agent », *British Parliamentary Papers (Papers relating to Canada)*, divers rapports.

stable, pouvaient trouver les ressources nécessaires, mais un peu diminuées. Les conséquences d'un tel changement sont beaucoup plus nuisibles à l'immigrant, dont l'emploi est temporaire, et dont la situation empêche inévitablement l'épargne et la meilleure gestion de ses ressources⁴⁶.

L'effet dépressif sur les salaires était la réalité pour le Canada Est comme pour le Nord-Est des États-Unis, où à la fois les salaires monétaires et les salaires réels évoluaient à l'inverse du ratio d'immigration sur la main-d'oeuvre totale⁴⁷. Cependant, à cause du flot énorme d'immigrants (incluant ceux « en transit »), l'impact fut beaucoup plus dramatique dans les villes de l'Est canadien. À la différence de Boston et de New-York, les villes portuaires du Canada Est étaient déjà confrontées à un vaste hinterland agricole avec des réserves considérables de main-d'oeuvre constituées des « habitants » canadiens-français vivant de revenus de subsistance. Beaucoup d'entre eux furent obligés d'émigrer aux États-Unis plutôt que de se retrouver en chômage (ou en sous-emploi), dans lequel étaient déjà en grande partie les villes du Bas-Canada.

Bien que les séries sur les salaires officiels de la période ne soient pas disponibles, quelques statistiques salariales (normalement établies sur une base quotidienne) ont été collectées par les agents d'immigration pour faire connaître les revenus attendus pour d'éventuels immigrants. Celles-ci ont été publiées sporadiquement, donnant une répartition limitée de catégories professionnelles, de 1842 à 1853. Le tableau 3 donne les ratios de salaires fournis par les agents d'immigration du Canada Ouest par rapport à ceux du Canada Est pour des périodes choisies. À peu d'exceptions près, on voit que les salaires du Canada Ouest sont nettement plus élevés que ceux du Canada Est pour les 26 professions considérées. En effet, à défaut d'être pondérées par le nombre d'emplois, de simples moyennes montrent que les salaires de ces travailleurs semblent être au moins de 20 pour cent plus élevés dans le Canada Ouest au cours de la période. La diminution de la moyenne du ratio à partir de son sommet de 1842 provient en partie d'une raison statistique qui tient au fait que la majorité des ratios manquants de 1842 ont des valeurs relatives basses pendant les dernières années. Peut-être, cela peut aussi représenter un changement sous-jacent dans la tendance du salaire relatif déterminé par la facilité croissante d'entrée des immigrants dans le Canada Ouest. Comme la diminution des salaires relatifs est, de toute façon, concentrée dans les catégories d'activités du bâtiment, on peut l'expliquer peut-être par le système de canali-

46 A. C. Buchanan, « Correspondence relative to emigration », *British Parliamentary Papers*, vol. 16, Shannon, Irish University Press, 1970, p. 827. Voir aussi, parmi d'autres, son énoncé pendant les années 1850 selon lequel, suite à une offre excessive d'ouvriers qualifiés, il affirme que « les salaires de toutes les catégories ont connu une chute de 25 à 50 pour cent » dans A. C. Buchanan, « Despatches relative to emigration to the North American colonies, 1854 », *British Parliamentary Papers*, vol. 21, p. 180-181.

47 Lebergott, *Manpower in Economic Growth*, p. 162.

Tableau 3 Ratios de salaires du Canada Ouest par rapport au Canada Est pour diverses catégories professionnelles, pour les trimestres se terminant au 31 juillet 1842, 1848 et 1853

	1842	1848	1853
Boulangers	1,32	1,14	1,00
Bouchers	1,05	0,89	0,80
Briqueteurs	–	0,89	0,80
Maçons	1,27	0,83	0,69
Forgerons	1,35	1,00	1,25
« Curriers »	1,07	1,25	1,11
Charpentiers et menuisiers	1,20	1,04	1,79
Ébénistes	1,06	1,20	1,25
Tonneliers	1,20	1,43	1,11
Charretiers	1,45	2,50	1,35
Couturières et modistes	–	1,60	2,50
Ouvriers agricoles	1,07	1,00	1,13
Constructeurs de moulins	1,88	1,25	1,50
Meuniers	–	1,25	1,11
Peintres	1,35	1,11	1,25
Plâtriers	1,33	1,04	1,00
Plombiers et vitriers	1,05	1,25	1,25
Carriers	1,58	1,33	1,00
Fabricants de voiles (voiliers)	–	1,00	0,80
Charpentiers et constructeurs navals	1,38	1,39	1,25
Fabricants de chaussures	1,05	1,79	1,25
Taillleurs de pierres	1,06	0,83	0,96
Taillleurs	0,86	1,43	1,50
Tanneurs	1,63	1,25	1,07
Charrons	1,35	1,56	1,56
« Whitesmiths »	–	1,11	1,11
Moyenne simple	1,38	1,24	1,21

Source : « Report of the Emigration Agent », *British Parliamentary Papers (Papers relating to Canada)*, divers rapports.

sation du Saint-Laurent complété à la fin des années 1840. Il est difficile, cependant, de faire quelque déduction à partir de la tendance obtenue de cet exemple limité, sauf pour dire que, en moyenne, les salaires semblent nettement plus élevés dans le Canada Ouest que dans le Canada Est, ce que rapportent aussi Hamelin et Roby et, entre autres, Bradbury⁴⁸. Dans la mesure où ces ratios sont représentatifs de la période complète des années 1840 et 1850, ils feraient des villes du Bas-Canada des zones de travail bon marché, résultant de l'importance du courant d'immigration.

48 Voir Hamelin et Roby, *Histoire économique du Québec*, p. 62; B. Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal : âge, genre et survie quotidienne pendant la phase d'industrialisation*, Montréal, Boréal, 1995, p. 36.

Grâce à son avantage dans les coûts de main-d'oeuvre et à sa situation stratégique comme entrepôt commercial du Canada, Montréal émerge dans les années 1850 comme la première région canadienne qui expérimente une explosion majeure d'expansion industrielle. Encouragée par le boom des chemins de fer des années 1850 et 1860, la croissance n'a pas touché uniquement les industries lourdes, telles que les fonderies de minerai de fer, les ateliers d'usinage et les lamineries. En partie, à travers ses effets de liaison, la croissance s'étendit aussi à d'autres secteurs, en particulier aux industries légères, telles que les raffineries de sucre, le textile, le vêtement et les meuneries, ainsi qu'aux industries du tabac, de la chaussure, du meuble et du verre, qui dépendaient fortement du marché à plus hauts revenus et en expansion rapide du Canada Ouest⁴⁹. Il y a, sans doute, une claire analogie entre, d'une part, cette croissance et la concentration des activités manufacturières dans la région de Montréal pendant les années 1850 et 1860, et, d'autre part, la structure d'enclave économique qui est apparue dans de nombreux pays nouvellement industrialisés du tiers monde, beaucoup étudiés par les économistes du développement. Tout à fait comparable au phénomène des dernières décennies dans les économies en développement, la stratégie de développement de Montréal reposant sur une croissance tirée par les exportations fut, en fait, la même et les conséquences ne furent pas différentes.

L'industrie s'est établie à Montréal pour trois raisons importantes liées à sa situation géographique. Elles consistent en sa proximité du marché en expansion de l'Ontario, de sa situation de porte d'entrée du continent, spécialement favorisée par les développements précoces des canaux et des chemins de fer au Canada, et par un accès continu au cours de la période à une main-d'oeuvre immigrante à bas salaires qualifiée ou non qualifiée. En conséquence, l'industrie devint essentiellement concentrée en une seule région. À cause du revenu monétaire par tête généralement plus bas dans la province, la production n'a pas été beaucoup liée au marché régional et, en conséquence, eut peu d'effets de diffusion à l'intérieur du Canada Est. McCallum a clairement identifié la nature contradictoire de la stratégie de développement imposée au Canada Est :

Il est crucial pour une compréhension de la nature du développement industriel de Montréal de considérer que « la densité de population des districts environnants » était vue comme un avantage parce qu'elle représentait une offre de travail à bon marché et non pas parce qu'elle constituait un marché pour les

49 Voir G. J. J. Tulchinsky, *The River Barons: Montreal Businessmen and the Growth of Industry and Transportation, 1837-53*, Toronto, University of Toronto Press, 1977, chapitre 12; ainsi que W. Kilbourn, *The Elements Combined*, Toronto, Clarke Irwin, 1960, chapitre 1; et D. Kerr, « The Emergence of the Industrial Heartland, c.1750-1950 » dans *Heartland and Hinterland: A Geography of Canada* (2^e éd.), sous la direction de L. D. McCann, Scarborough (Ontario), Prentice-Hall Canada, 1987, p. 81-98, pour un survol subjectif. Pour une discussion intéressante des changements dans l'industrie de la chaussure, voir J. Burgess, « L'industrie de la chaussure à Montréal : 1840-1870 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 31, 1977, p. 187-210.

biens manufacturés. Ceci, naturellement, est en contraste marqué avec le rôle de l'hinterland agricole de Toronto, Hamilton, et des autres villes de l'Ontario. [...] Les manufacturiers de Montréal regardaient la campagne environnante pour leur main-d'oeuvre, et ils regardaient le pays tout entier pour leur marché⁵⁰.

La seule sérieuse modification qui pourrait être apportée à la formulation à caractère dualiste de McCallum sur cette question est que les manufacturiers de Montréal n'avaient pas beaucoup besoin des campagnes environnantes, même pour leur main-d'oeuvre bon marché, puisqu'ils pouvaient automatiquement utiliser l'abondant courant d'immigrants dont beaucoup avaient déjà accumulé de l'expérience dans les usines britanniques. Malgré les nuances apportées par Courville et Papillon sur l'importance de l'industrie environnante sur tout le territoire de l'axe laurentien⁵¹, des différences fondamentales existent. Nous avons donc ici une enclave industrielle « boserupienne » unique détachée en grande partie de son hinterland agricole ethniquement distinct du Canada Est⁵².

Comparées au Canada Ouest, où les activités industrielles sont, dès les débuts, éparpillées pour servir les marchés locaux et liées plus intensément aux hauts revenus dépensés dans ces localités, les industries de Montréal sont davantage tournées vers l'extérieur et concentrées régionalement dès leurs débuts⁵³. Comme l'a montré McCallum, cette divergence entre la structure industrielle du Canada Est et celle du Canada Ouest se répète dans presque tous les secteurs, à l'exception des produits du minerai de fer et de l'acier concentrés à Hamilton (Ontario)⁵⁴. Cela s'applique aussi à la répartition régionale de l'emploi entre les deux provinces.

50 J. McCallum, *Unequal Beginnings: Agriculture and Economic Development in Quebec and Ontario Until 1870*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 97.

51 Voir S. Courville, J.-C. Robert et N. Séguin, « The Spread of Rural Industry in Lower Canada, 1831–1851 », *Revue de la société historique du Canada*, nouvelle série vol. 2, 1991, p. 43–70, et *Atlas historique du Québec : le pays laurentien aux XIX^e siècle*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995; B. M. Papillon, « Montreal's Economy over 1850–1901 and the Search of a Periphery », travail présenté au Congrès annuel de l'Association canadienne d'économie, l'Université McGill, juin 2001.

52 Le caractère enclavé du développement industriel du Bas-Canada a été reconnu par de nombreux chercheurs. Isbister, par exemple, montre que l'industrie du Québec n'était pas loin en arrière de celle de l'Ontario pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. La raison pour laquelle la croissance serait déséquilibrée viendrait plutôt du retard relatif de son agriculture. D'où il conclut : « Il est normal qu'un secteur industriel à caractère enclavé comme l'était le Québec doive être dirigé, comme entrepreneurs et gestionnaires, par une élite ayant de fortes relations à l'extérieur (c'est-à-dire avec les îles Britanniques) ». J. Isbister, « Agriculture, Balanced Growth, and Social Change in Central Canada Since 1850 : An Interpretation », *Economic Development and Cultural Change*, vol. 25, 1977, p. 687. Cependant, il ne montre nulle part le rôle possible de la masse immigrante de Grande-Bretagne.

53 Bradbury, *Familles ouvrières de Montréal*, p. 25.

54 McCallum, *Unequal Beginnings*, p. 102. Pour une analyse de la répartition spatiale de l'industrie manufacturière en Ontario au cours de la période, voir J. M. Gilmour, *Spatial Evolution of Manufacturing, Southern Ontario 1851–1891*, Toronto, University of Toronto Press, 1972, en particulier le chapitre 4; pour une discussion moins technique, voir J. Spelt, *Urban Development in South-Central Ontario*, Toronto, McClelland & Stewart, 1972.

Le tableau 4 (pour 1851), le tableau 5 (pour 1861) et le tableau 6 (pour 1871) présentent une comparaison de la concentration géographique entre le Québec et l'Ontario à partir de quatre indicateurs : la valeur de production, le nombre d'employés, le nombre d'établissements et la productivité. Il en ressort que la concentration géographique des activités est relativement plus marquée pour Montréal par rapport à l'ensemble du territoire québécois que pour Toronto par rapport à l'ensemble de l'Ontario. Ceci apparaît pour la production, les employés et les établissements, dès 1851 et 1861 dans quelques secteurs pour lesquels on dispose de données, mais se manifeste dans la plupart des branches d'activités en 1871, une année pour laquelle davantage de données sont disponibles.

Par conséquent, l'image qui émerge est celle d'un Canada Est dans lequel les villes portuaires, particulièrement Montréal, deviennent généralement des enclaves ethniquement distinctes par rapport au reste de la province. Ainsi, comme le confirment, entre autres, des chercheurs comme Robert, Drouin, Gagnon et Linteau, Montréal sera majoritairement anglophone dès le début des années 1830 jusqu'au début des années 1860⁵⁵. Plus encore, dans le cas de Montréal, elle développe très tôt ses capacités industrielles à partir de la disponibilité d'une offre illimitée de main-d'oeuvre bon marché en provenance des régions industrielles déprimées des îles Britanniques⁵⁶. À la différence des secteurs industriels enclavés du tiers monde du type de Lewis qui, au moins, liaient leur source de main-d'oeuvre bon marché à leur hinterland d'agriculture de subsistance, la première enclave industrielle importante du Canada s'est construite en bonne partie sur l'existence d'un flux ininterrompu de main-d'oeuvre immigrante produisant pour un marché en expansion dans le Canada Ouest. En effet, comme le montre le tableau 7, c'est dans les districts davantage anglophones (Montréal Centre et Montréal Ouest) que l'on retrouve les plus fortes concentrations d'employés de l'industrie manufacturière. Conformément aux travaux déjà effectués par

55 J.-C. Robert, « Urbanisation et population : le cas de Montréal en 1861 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, 1982, p. 523-535; F. Drouin, « La population urbaine de Québec, 1795-1971 : origines et autres caractéristiques de recensement », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, 1990, p. 95-112; F. Gagnon, « Les migrations internes vers Montréal au XIX^e siècle : un bilan », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 21, 1992, p. 31-49; P. A. Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 123; *Atlas historique du Québec : population et territoire*, sous la direction de S. Courville, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, p. 85-88.

56 S. Pollard (« Labour in Great Britain », *The Cambridge Economic History of Europe*, vol. 7, part 1, sous la direction de P. Mathias et M. Postan, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 115) suggère une relation semblable au modèle de Lewis entre « le surplus de main-d'oeuvre » irlandais et l'industrie anglaise pendant cette période; dans le cas du Canada, ce n'était pas le secteur rural britannique (ou irlandais) qui offrait sa main-d'oeuvre. Pour une critique de cette application spécifique du modèle de Lewis au XIX^e siècle en Grande-Bretagne, voir J. G. Williamson, « The Historical Content of the Classical Labor Surplus Model », *Population and Development Review*, vol. 11, 1985, p. 171-

Tableau 4 1851 — Ratios Montréal/Canada Est et Toronto/Canada Ouest

Industries	Montréal/Canada Est				Toronto/Canada Ouest			
	Production	Employés	Établissements	Productivité	Production	Employés	Établissements	Productivité
Meuneries	15,2	-	0,4	-	-	1,0	0,5	-
Scieries	-	-	-	-	-	-	-	-
Distilleries	-	79,2	28,6	-	-	-	1,0	-
Fonderies	-	-	18,4	-	-	12,1	5,3	-
Tanneries	-	12,0	3,9	-	-	1,3	0,4	-
Laineries	-	-	-	-	-	-	4,1	-
Moyenne simple	15,2	45,6	12,8	-	-	4,8	2,3	-

Source : Canada (Bureau de l'Enregistrement et de la Statistique), *Recensement des Canadas, 1851-2*, Québec, John Lovell, 1853.

Tableau 5 1861 — Ratios Montréal/Canada Est et Toronto/Canada Ouest

Industries	Montréal/Canada Est				Toronto/Canada Ouest			
	Production	Employés	Établissements	Productivité	Production	Employés	Établissements	Productivité
Meuneries	41,1	9,1	1,1	3,9	-	-	0,4	-
Scieries	4,4	3,6	0,7	1,2	-	-	-	-
Distilleries	53,0	-	40,0	-	52,3	-	3,8	-
Fonderies	54,5	64,8	23,3	0,9	4,4	3,6	3,2	1,2
Tanneries	10,3	12,0	2,8	0,9	-	-	-	-
Laineries	4,4	-	2,1	-	-	-	-	-
Moyenne simple	28,0	22,4	11,7	1,7	28,4	3,6	2,5	1,2

Source : Canada (Bureau de l'Agriculture et de la Statistique), *Recensement des Canadas, 1860-61*, Québec, S. B. Foote, 1863.

Tableau 6 1871 — Ratios Montréal/Canada Est et Toronto/Canada Ouest

Industries	Montréal/Canada Est				Toronto/Canada Ouest			
	Production	Employés	Établissements	Productivité	Production	Employés	Établissements	Productivité
	Meuneries	21,1	6,9	0,6	3,1	1,6	1,8	0,3
Scieries	3,7	0,8	0,2	4,5	—	—	—	—
Distilleries	100,0	100,0	100,0	1,0	39,5	37,3	11,1	1,1
Fonderies	42,4	38,9	14,4	1,1	17,6	18,4	5,8	1,0
Tanneries	10,4	13,4	2,4	0,8	10,2	1,3	0,5	7,7
Vêtements (pour hommes)	72,2	64,0	27,9	1,1	24,7	20,8	5,4	1,2
Transports	19,1	13,6	4,0	1,4	3,1	3,2	0,8	1,0
Boulangeries	35,4	29,1	11,9	1,2	19,6	15,1	8,6	1,3
Tabac	87,3	93,8	68,0	0,9	50,6	51,5	21,4	1,0
Meuble	40,6	34,6	16,5	1,2	26,0	17,1	1,5	1,5
Papier	—	—	—	—	20,5	9,0	8,3	2,3
Imprimerie	62,9	61,7	38,2	1,0	47,9	28,2	5,8	1,7
Production chimie	90,2	72,3	64,0	1,3	43,0	26,2	15,4	1,6
Cordonneries	63,5	52,5	8,2	1,2	26,5	24,6	2,4	1,1
Moyenne simple	49,9	44,7	27,4	1,5	25,4	19,6	6,7	1,8

Source : Canada (Ministre de l'Agriculture), *Recensement du Canada, 1870-71*, Ottawa. I. B. Taylor, 1873.

Tableau 7 1871 — Agglomération de Montréal

	Montréal Ouest	Montréal Centre	Montréal Est	Hochelaga	Total
Population totale	55 670	5 264	42 291	25 640	132 865
% de chaque district dans le total	41,9	4,0	34,8	19,3	100,0
Nombre d'anglophones	37 607	2 040	10 722	5 416	55 785
% de chaque district dans le total	67,4	3,7	19,2	9,7	100,0
% d'anglophones par district	67,6	38,8	23,2	21,1	42,0
Nombre de la classe industrielle	8 019	697	7 609	3 093	19 418
% de chaque district dans le total	41,3	3,6	39,2	15,9	100,0
% de la classe industrielle par district (lieu de résidence)	14,4	13,2	16,4	12,1	14,6
Nombre d'employés	7 493	9 428	4 266	1 597	22 784
% de chaque district dans le total	32,9	41,4	18,7	7,0	100,0
% d'employés par district	13,5	179,1	9,2	6,2	17,1

Source : Canada (Ministre de l'Agriculture), *Recensement du Canada, 1870–71*, Ottawa, I. B. Taylor, 1873, Tableaux II, III, XIII, LIV.

Raynauld, par Blanchard et par Linteau⁵⁷, nous avons utilisé les données portant sur le nombre d'employés dans chacun des districts. Le quartier Saint-Anne dans Montréal Ouest et le quartier Saint-Jacques dans Montréal Est, qu'évoque Bradbury⁵⁸, illustrent bien ces différences industrielles, sociales et linguistiques. Sur la base des différences linguistiques, on assiste donc à la mise en place d'un dualisme à la fois territorial et économique selon les secteurs d'activité, entraînant ainsi une certaine segmentation linguistique du marché du travail⁵⁹. C'est cette économie duale qui persistera jusqu'au siècle suivant.

Conclusion

Le but de cet article était d'apporter quelque lumière sur une période formative importante de l'histoire économique canadienne en utilisant des outils d'analyse familiers des économistes du développement qui évoquent davan-

57 Voir A. Raynauld, *Croissance et structure économique de la province de Québec*, Québec, Ministère de l'Industrie et du Commerce, 1961, p. 587; R. Blanchard, *Le Canada français, Province de Québec, étude géographique*, Montréal, Librairie Arthème Fayard (Canada), 1960, p. 277; Linteau, *Histoire de Montréal*, p. 62.

58 Voir Bradbury, *Familles ouvrières à Montréal*, p. 48–52.

59 La segmentation linguistique du marché du travail est très reconnue dans la littérature sur l'immigration; pour une brève discussion du phénomène à la fin du XIX^e siècle à Montréal, voir B. Ramirez, « The Crossroad Province: Quebec's Place in International Migrations, 1870–1915 » dans *A Century of European Migrations, 1830–1930*, sous la direction de R. J. Vecoli et S. M. Sinke, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1991, p. 255–256.

tage des disparités persistantes de structure plutôt qu'une rapide convergence. Du fait de la situation unique des colonies canadiennes en relation avec le flux d'immigration venant des îles Britanniques, un marché du travail distinct se développe dont la dynamique ne dépend pas seulement du stock de réserves de main-d'oeuvre que le courant d'immigration avait engendré avant 1850⁶⁰ mais, encore plus, du flux constant (qui compense continuellement la diminution du stock) de travailleurs immigrants bon marché facilement accessible sur le marché du travail local du Canada Est. Dans ce processus, deux modèles de développement régional semblent s'être développés originellement au Canada Est et au Canada Ouest, selon leur situation respective à l'égard du flux d'immigrants. Le capital industriel du Canada Est essaie de bâtir une force originale sur l'accès facile à une main-d'oeuvre immigrante bon marché et sur le marché régional en croissance du Canada Ouest, selon les lignes tracées par le modèle d'industrialisation de Mokyr dans lequel les bas salaires servent d'abord d'incitation à l'industrialisation dans un contexte de marché extérieur en expansion⁶¹. Le Canada Ouest, au contraire, suit un modèle de développement à hauts salaires conduisant au départ à une plus grande dispersion régionale des activités industrielles.

Cette distinction fondamentale entre un modèle de développement à bas salaires et un modèle à hauts salaires peut être très utile sur le plan heuristique. Il peut être utilisé, par exemple, pour éclairer davantage les raisons pour lesquelles au début des années 1850 les manufacturiers montréalais étaient plus favorables au libre-échange et, en 1849, quelques-uns étaient ouvertement en faveur de l'annexion à un plus vaste marché américain vers le sud⁶². À la différence des industriels de Toronto qui, comme l'observe

60 Ceci, sans doute, est l'explication traditionnelle de Pentland de l'émergence d'un marché du travail au Canada pendant les années 1850. Pour une discussion originale, voir H. C. Pentland, « The Development of a Capitalistic Labour Market in Canada », *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 25, 1959, p. 450–461, et *Labour and Capital in Canada, 1650–1860*, Toronto, James Lorimer, 1981. Pentland avait identifié l'importance stratégique de l'immigration irlandaise des années 1840. Bien que la thèse de Pentland ait fait l'objet de nombreux débats, comme le note D. H. Akenson (*The Irish in Ontario: A Study in Rural History*, 2^e éd., Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999), non seulement au Québec mais aussi en Ontario, les immigrants irlandais étaient surreprésentés dans les villes canadiennes aux années 1850. En outre, comme le décrit R. J. Grace (*The Irish in Quebec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1993, p. 92–93) et, entre autres, S. Olson (« Occupations and Residential Spaces in Nineteenth-Century Montreal », *Historical Methods*, vol. 22, 1989, p. 88), les Irlandais étaient fortement concentrés dans le travail manuel et non-qualifié, et cela encore plus que les Canadiens français.

61 Voir J. Mokyr, *Industrialization in the Low Countries, 1795–1850*, New Haven, Yale University Press, 1976, p. 165.

62 Pour un point de vue additionnel voir, entre autres, G. N. Tucker, *The Canadian Commercial Revolution, 1845–1851*, New Haven, Yale University Press, 1936, chapitre 8. On peut trouver aussi quelque preuve appuyant ce point de vue de la controverse concernant le besoin de disposer d'un « plus libre accès » au marché américain à travers la réciprocité qui était initialement considérée par beaucoup au Canada Ouest comme étant le meilleur antidote aux projets annexionnistes à Montréal; voir D. C. Masters, *The Reciprocity Treaty of 1854*, Londres, Longmans, Green & Co., 1937, chapitre 1.

Kealey⁶³, étaient un peu plus engagés dans le protectionnisme, les manufacturiers montréalais de la période devaient être convaincus de leur avantage comparatif dans les coûts de main-d'oeuvre et de l'effet possible d'un libre-échange accru qui éliminerait quelques concurrents du Haut-Canada.

À la lumière de la distinction fondamentale que nous venons d'évoquer, quelles étaient les implications possibles de ces situations contrastées du développement économique du Canada? Comme le succès industriel de Montréal était lié à l'expansion d'une base d'exportations hors de la région⁶⁴, la faiblesse structurelle de ce système devint apparente dès les années 1870 quand l'économie mondiale s'effondra et que les économies régionales furent forcées de se lier plus fortement à leurs marchés intérieurs respectifs. En même temps, selon l'analyse d'Altman⁶⁵, des coûts plus bas de main-d'oeuvre n'ont pas procuré d'incitation suffisante pour que les firmes manufacturières du Québec adoptent des technologies qui à long terme auraient renforcé la productivité du travail. D'où l'observe, après 1880, des coûts de main-d'oeuvre des entreprises manufacturières du Québec qui commencent vraiment à dépasser ceux de l'Ontario, surtout à cause d'une croissante traînarde de la productivité⁶⁶. De plus, avec la construction du chemin de fer du Canadien Pacifique et l'expansion de la frontière de peuplement des Prairies canadiennes pendant les deux dernières décennies du XIX^e siècle, les conditions étaient en place pour faire de Toronto et de l'économie de l'Ontario les principaux bénéficiaires de l'expansion générale de la demande qui allait en résulter, spécialement dans les industries de biens d'équipement.

63 G. S. Kealey, *Toronto Workers Respond to Industrial Capitalism, 1857–1892*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, chapitre 1.

64 Ceci est un exemple du type de régions distinctes et autonomes discuté par P. Hudson, « The Regional Perspective » dans *Regions and Industries: A Perspective on the Industrial Revolution in Britain*, sous la direction de P. Hudson, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 22.

65 M. Altman, « Economic Development with High Wages: An Historical Perspective », *Explorations in Economic History*, vol. 25, 1988, p. 198–224.

66 *Ibid.*, p. 212.